

Première Journée à Rufisque

(Fragments)

Par Jean-Richard BLOCH

Ces pages font suite au merveilleux journal de voyage dont J. R. Bloch a déjà publié des extraits dans l'Humanité, les Écrits Nouveaux et la Nouvelle Revue Française. — R.

Les Charognards

...J'ai donc tourné sur ma gauche et me suis mis à descendre le ravin aux détritiques dont les formes sèches évoquaient dans mon esprit, je ne sais par quelle association d'idées, la mystique et profonde vallée du Cédron.

A main gauche j'avais maintenant la ligne fauve des enclos indigènes, à main droite l'orée de la brousse, et je cheminai basement entre deux, dans un entourage de charognes et de pourceaux.

Les cochons de Rufisque sont truffés vivants, c'est-à-dire que leur peau claire est marbrée de grandes taches noires et plates. Le ravin était hérissé de bauges à porcs, fortes palissades de piquets, où bâille une mince issue. Ces « toits » sont généralement circulaires ; d'autres, accouplés par deux et par trois, forment des appartements d'un dessin capricieux où le cochon se retrouve à merveille.

Mais ce qui retenait mon attention, c'était le chapiteau monstrueux dont se couronnait bon nombre de ces piquets. Chacun de ces chapiteaux était un vautour. Je n'avais jamais approché ces animaux si ce n'est dans un jardin zoologique, de part et d'autre d'une forte grille ; leur présence tout à l'entour de moi et le calme dont ils faisaient preuve quand je passais près d'eux à les toucher m'ont rempli de considération pour moi-même.

Le vautour avec l'épervier jouent au Sénégal le même rôle que naguère les chiens à Constantinople. Le nom de charognards est le seul sous lequel je les ai entendu désigner ; il explique la sécurité avec laquelle circulent ces animaux hideux. Dans un pays privé d'eaux courantes et d'eaux d'infiltration, où tous les débris de la vie et de la mort restent à boucaner sur le sable sans être soumis à aucune espèce d'entraînement, le charognard est l'agent essentiel de la salubrité publique ; la toilette des rues et des marchés lui incombe.

A le comparer au vautour de la Cordillère, celui du Sénégal est un bébé de la grosseur d'une dinde ; il ferait figure de personnage auprès de nos oiseaux français.

A l'endroit où j'étais parvenu, un petit ravin latéral vient opérer sa jonction avec celui que je suivais ; il jouissait sur le mien de l'avantage d'avoir des berges cimentées. Que ce mot de ravin ne vous suggère aucune image pittoresque ; il ne s'agit que d'une dépression de terrain molle et allongée, creuse au plus de deux ou trois mètres. Je suppose qu'en saison des pluies il y roule par moments quelque chose qui ressemble à de l'eau ; au

mois de mai, son fond plat était envahi par les sables et par les immondices. Les charognards y étaient au travail.

Aussi confiants que les pigeons de Saint-Marc, ils s'écartaient à peine devant moi. M'obstinais-je à en suivre un, il esquissait trois ou quatre bonds maladroits du bout des pattes ; si j'insistais, il se mettait alors en devoir de déployer son appareil de vol ; ce n'était pas une mince affaire, d'autant moins que la cuvette du ravin offrait à un planeur de cette importance un détestable terrain de départ. Je ne pouvais m'empêcher de lui souhaiter le secours du pylône à contre-poids qui servait aux premiers lancers des frères Wright.

J'entendais d'abord un frottement sec et poussiéreux, comparable au bruit que fait une trompe d'éléphant quand elle se déroule ; puis l'aile héraldique surgissait lentement, dans son exacte et prodigieuse envergure ; la jambe se tendait, le cou de python s'étirait hors de la collerette de fourrure, toute la musculature s'éminçait en longueur, et, guettant mes gestes de son petit œil stupide et blanc, l'oiseau donnait coup sur coup plusieurs appels de pied.

Alors, il se produisait dans la matière dont il était fait un changement d'état difficilement croyable ; chacun de ses efforts le renvoyant un peu plus haut, chacun d'eux semblait en même temps contribuer à dissoudre une partie de son poids ; il retombait chaque fois un peu moins lourdement sur ses pattes ; on aurait dit que le premier de ces élans ayant à soulever une masse pesante et gorgée, le dernier n'avait plus qu'à se prêter au rebondissement d'un oiseau de baudruche ; et lorsqu'il décollait enfin, sur un puissant coup d'aile, ce n'était déjà plus qu'un être passé du domaine terrestre dans le domaine aérien...

Reprise de contact avec les blancs

...Les maisons de ciment rose, ocre ou blanc se sont refermées autour de moi, en même temps que le caquetage des indigènes. J'ai un trottoir sous les pieds ; et tout à coup, comme j'y pense le moins, je vois déboucher une espèce de spectre à vingt pas de moi.

Il s'écoule un instant avant que je reconnaisse à qui j'ai affaire ; cet instant a fixé dans ma mémoire un portrait de l'apparition qui n'emprunte rien à aucune idée préconçue. J'ai aperçu un être à la poitrine creuse, au cou maigre, aux mains pendantes ; un être décharné dont les jambes laissaient flotter la toile du pantalon ; un être malsain, jaunâtre, décoloré, qui allait d'un pas automatique et comme poussé par la fièvre et le désespoir.

Je vous demande pardon des touches trop poussées de cette description. Je restais si déconcerté par l'aventure que je m'étais arrêté en me demandant s'il fallait en croire

l'honnête témoignage de mes yeux. Inquiets de ce butin un peu encombrant, ceux-ci se portaient cependant de tous côtés ; et de tous côtés, les noirs leur offraient en pâture leur saine exubérance physique et morale ; j'avais peine à me convaincre que ce que je venais de voir était un blanc.

J'aurais donné beaucoup pour que cette humiliation me fût épargnée. Le hasard n'a pas été clément lorsqu'il a mis précisément cette larve sur mon chemin, après qu'il s'était écoulé tant d'heures où j'avais oublié comment mes pareils étaient faits. Car il est superflu de vous dire qu'il y a tout de même au Sénégal un certain nombre d'Européens qui n'insultent pas à notre image d'une manière aussi sanglante.

J'ai d'ailleurs eu l'occasion de le revoir, celui-là ; le pauvre diable n'a pas meilleure mine de près que de loin ; le plus attristant de l'histoire, c'est qu'il n'est pas le seul de son espèce.

Est-ce le climat qui, appuyant sur les parties basses de l'individu, leur donne cet effroyable modelé ? Est-ce la France qui se débarrasse sur les colonies des échantillons de cette nature ? Je l'ignore, mais on en remarque beaucoup là-bas, commis d'opération ou d'administration, qui promènent leur teint de panaris vivant et prétendent se prévaloir de nous.

Je me rappelle avoir été jadis très troublé en entendant dire que les dernières découvertes de la chimie révélaient des espaces immenses entre les atomes qui constituent les corps.

« Mais alors, raisonnait mon esprit d'enfant, quand deux corps se cognent et que le plus dur défonce l'autre, si les atomes qui sont entrés en contact sont, chez l'un et chez l'autre, également isolés, à quoi l'atome de pointe du corps le plus dur devine-t-il qu'il a autorité sur l'atome du corps plus tendre, — étant donné, par ailleurs, que ces atomes sont presque toujours identiques l'un à l'autre ? »

Mon raisonnement comptait sans l'élasticité, qui rejette les atomes de pointe d'un corps dur sur des réserves massives, tandis que celui de son antagoniste n'a derrière lui — que ce que nous, avions à Nomény en 1914, c'est-à-dire pas grand'chose.

Mais, à cette erreur près, je ne raisonnais pas mal. Tout au moins avais-je senti que rechercher ce qui vient exactement à se produire au point de contact de deux corps est une question bien posée. L'essentiel de toutes les études sur la guerre se réduit à méditer sur cette face du problème.

De son côté, le chti'gars dont je vous ai tracé un portrait si fâcheux me proposait la même irritante énigme. Atome de pointe du corps français, poussé au contact immédiat des atomes du corps africain, qu'était-il à le comparer avec eux ? Un élément bas, faible et dégénéré, par soi-même sans vigueur et sans résistance. D'où tirait-il donc la conviction, l'autorité qui lui permettaient de pénétrer sans coup férir à l'intérieur du grand corps opposé ? D'une confiance insolente dans l'élasticité du corps blanc. Cet avorton savait bien qu'il ne lui fallait que se replier de quelques pas ; les lignes de soutien se succédaient derrière lui à l'infini, prêtes à mettre

à sa disposition un outillage compact, argent, police, armée, droit, justice et croiseurs.

Il est curieux de penser que la gloire d'un pays, les héros qu'il prodigue sur les champs de bataille et les grands esprits qui propagent son renom, cet immense effort séculaire aboutit en fin de compte à quelque fils de famille pourri, qu'on fait embarquer pour ne plus le voir, et qui va, en un point sensible du front de civilisation, résumer en soi la quintessence de l'idée nationale.

Interrogez un astronome, demandez-lui qui il est ; il pensera d'abord à vous répondre, ou j'en serais étonné : *je suis astronome*. Il trouve dans cet attribut sa raison suffisante ; par le seul fait de cette activité, il a conscience de confirmer chaque jour son existence.

Interrogez un employé de factorerie ; la première réponse qui lui viendra à l'esprit sera l'argument célèbre : *civis romanus sum* (1) ; et, de tous temps, l'argument s'est traduit de la manière que voici : « *Je suis copain avec le sous-administrateur adjoint, le patron a le bras long au ministère, et si quelqu'un veut m'empêcher de faire mes affaires à mon idée, il entendra parler de nous* ».

Telles étaient mes réflexions, tandis que je poursuivais mon chemin. Sollicité par tout ce que je voyais, j'en suis alors venu à me poser la question suivante : *et les noirs, quel rôle jouent-ils là-dedans ? Où est leur place dans cette contestation ? Et finalement, si jamais l'envie leur en pousse un jour, quelle traduction pourront-ils congrûment donner au civis romanus sum ?*

La paix que nous faisons régner ici tend à les déshabituer peu à peu de se sentir avant tout serères par haine des mandiaagos, peuhls par haine des ouolofs, ou bambaras par haine des uns et des autres. Par ailleurs nos pratiques administratives leur inculquent à tous des besoins et des appétits semblables. Ainsi se prépare pour l'avenir une grande solidarité de race et de couleur au détriment des vieux particularismes de tribu. Un des effets du système colonial est peut-être de dénationaliser le noir.

(Comme nous parlons entre gens qui se respectent, nous ne nous arrêterons pas, n'est-il pas vrai ? aux témoignages officiels où s'exprime, sous des formes si édifiantes, l'amour de l'indigène pour le pays dont il est le vassal, comme par exemple, l'enthousiasme qu'ont ressenti, à devenir français, les noirs allemands du Cameroun.)

Ainsi, me disais-je, en face d'une Europe qui va se morcelant toujours plus, nous pétrissons de nos mains un immense continentalisme ; je veux bien que le sentiment qui se forme là n'a rien de commun avec une notion philosophique de l'universalité humaine ; mais l'Afrique est un continent passablement vaste ; un simple nationalisme africain de l'ouest, à ne prendre que celui-là, revêt déjà des proportions planétaires, au regard de nos petits nationalismes d'épiciers, comme ils sont de mode aujourd'hui, depuis l'Irlande jusqu'au Banat.

De sorte que le noir, devenu une sorte d'internationaliste qui s'ignore...

(1) *Je suis citoyen romain*, déclaration qui suffisait, jadis, à assurer la sauvegarde du Romain dans le monde barbare.